

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

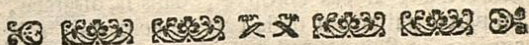
Lettre XI. Sir Charles Grandison au Docteur Bartlet. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2145

n'avoit pas eu la goutte au pied. Je ne veux pas la voir, dit-il.

Je m'avançai, elle me fit compliment, me remercia, & pleura: cependant au milieu de son attendrissement, elle vouloit dire encore des duretés contre Milord: je lui fermai la bouche, en lui disant que je lui paierois par quartier sa rente de 250. l. Elle changea ses imprécations contre Milord, en bénédictions pour moi; mais, après tout, elle partit en témoignant quelque peine.

C'étoit l'orgueil, & non la tendresse qui en étoit visiblement la cause. Si elle avoit pu s'assurer toute la pension, je ne doute pas qu'elle n'eût satisfait cet orgueil, en quittant Milord en triomphe pendant qu'elle croyoit que son départ lui donneroit du regret. Mais être congédiée, cet affront la piquoit, & mettoit un peu d'amertume dans son insolence.



LETTRE XI.

Sir CHARLES GRANDISON
au Docteur BARTLET.

Suite.

Quoique Milord eût laissé voir quelque étincelle du caractère de ma Mère, il ne put s'empêcher de se laisser aller à sa petitesse ordinaire quand il fut assuré que Giffard étoit hors de la maison. Il appella Halden, qui entra

tra avec un air de contentement causé par la circonstance, comme il y parut: son Maître lui ordonna de faire ressentir à tous les domestiques la joie de sa *délivrance*, comme il l'appelloit bassement; & il demanda s'il y avoit quelqu'un dans la maison qui l'aimât? Pas une ame, dit Halden; & je suis bien sûr que je puis me hasarder à féliciter Milord au nom de tous les domestiques; car elle étoit orgueilleuse, impérieuse, & un vrai tyran pour tous ceux qui étoient au dessous d'elle.

Pour la première fois, j'eus alors pitié de cette femme; & quelque vrai que cela pût être, j'en aurois eu plus de pitié encore, si elle n'avoit pas été si amplement recompensée. Dans cette petite famille, je considérois la famille que forment l'Etat, le Souverain, & ses Ministres. Que de fois un Ministre qui a usé tyranniquement de son pouvoir, & même sans cela, n'a-t-il pas éprouvé, dans sa disgrâce, un pareil traitement de la part de ceux qui, s'ils avoient eu son pouvoir, en auroient peut-être fait un aussi mauvais usage, & qui pendant sa prospérité étoient des flatteurs, & des lâches esclaves, comme ces domestiques l'avoient peut-être été de la maîtresse de leur Maître! Nous lisons qu'il n'y eut que le seul Cromwel de reconnoissant dans toute la superbe suite de Wolfey, lorsqu'il fut tombé dans la disgrâce: cependant son train étoit composé de cent personnes, dont quelques-uns n'étoient point d'une naissance ordinaire, & qui étoient tous nés de meilleur lieu que leur magnifique Maître.

Halden s'adressa à moi, comme à l'instrument

ment

ment du bonheur de son Maître, & de toute sa maison. Il faut que la joie soit modérée, Halden, lui dis-je. La pauvre femme a peut-être compté parmi ceux qui lui veulent du bien, quelques-uns de ceux qui seront les plus empressés à présent à la charger d'injures: elle ne peut pas avoir desobligé tout le monde. Vous ne devez pas, en montrant tant de joie, en faire un personnage si considérable. Il vaut mieux pour Milord, aussi bien que pour ceux qui n'aimoient pas cette femme, oublier qu'elle a été au monde, excepté pour éviter ses fautes, & pour l'imiter dans ce qu'elle a eu de bon. Milord ne l'accuse d'aucune espèce d'infidélité.

Halden fit la révérence, & se retira.

Milord jura sur son ame que je n'avois pas ma bonne réputation pour rien. Béni soit, dit-il, le nom des Grandisons! Cette louange flatta mon orgueil (je n'ai pas besoin, mon cher Docteur, de vous dire que j'en ai) cela me flatta d'autant plus que l'animosité de Lord. W. contre mon Père lui avoit rendu ce nom déplaisant.

Je ne pensois guères quand Milord commença son histoire, que j'aménerois si tôt la rupture de ce coupable commerce: mais leurs dégoûts mutuels avoient préparé les voies. Le ressentiment & l'orgueil mêlé avec l'avarice d'un côté, & de l'autre l'esprit d'intérêt fondé avec raison sur un traité fait, & qu'on ne vouloit pas tenir, c'étoit tout ce qui les empêchoit de prendre leur parti d'eux-mêmes. Un médiateur n'avoit rien à faire que de conseiller un acte de justice, & de dorer son conseil en montrant du desintéressement lui-même, de façon à exciter
dans

dans un cœur élevé une émulation qui amènera la fin désirée, si non alors, du moins quand la passion seroit rallentie.

Quand je vis la joie de Milord un peu modérée, j'approchai ma chaise de la sienne. Eh bien Milord, à présent, lui dis-je, votre mariage...

Grand Dieu! s'écria-t-il, vous me *terrassiez*, par votre générosité. N'êtes-vous pas mon plus proche parent? Et pourriez-vous donner votre consentement à mon mariage si je vous le demandois?

Non seulement je vous donne mon consentement, comme votre indulgence vous fait exprimer; mais je vous conseille de vous marier.

Bon Dieu! je ne pourrois en faire autant, en pareil cas... Mais, neveu, je ne suis pas un jeune homme.

Vous en avez d'autant plus besoin de l'aide d'une personne tendre, sage, & prudente. Vous m'avez fait entendre que vous n'aimez pas les services des hommes quand vous êtes malade. Vous avez souvent la goutte. Les valets ne veulent pas toujours être valets quand ils se sentent nécessaires. Dans l'infirmité on a besoin d'indulgence; selon le vrai sens du mot, & la nature de la chose, l'indulgence ne peut se trouver avec l'esprit servile; elle peut se trouver entre un mari & sa femme: le même intérêt les unit: une confiance mutuelle! Qui peut assez évaluer les plaisirs, la tranquillité du moins dont elle est la source? Un homme communique à la personne qu'il épouse toute la considération qu'on lui doit à lui-même: il se voit respecté
lui.

lui-même dans les respects qu'on lui rend: il étend sa propre dignité, & l'affermir. On trouve tant de tendresse, tant de secours, tant de sensibilité dans les souffrances, chez une brave femme, que j'excuse toujours les hommes âgés, qui se marient raisonnablement; pendant que je blâme la même chose dans les femmes. Une garde mâle est une espèce de monstre; on ne peut être respectable sous ce point de vuë. La maison est la sphère des femmes; la chambre d'un malade est le théâtre où elles brillent, où elles peuvent développer leurs aimables qualités, & pour ainsi dire, adoucissantes. Mariez-vous, Milord, absolument. Vous n'avez guères plus de cinquante ans: mais quand vous en auriez soixante & dix, étant si souvent indisposé, étant si riche; n'ayant point d'enfans qui puissent être fâchés d'avoir une belle-Mère, & vous donner, ou à elle, du desagrément par leurs petites jalousies, je vous conseille de vous marier. On ne mériteroit pas d'avoir aucune part à vos bienfaits, si l'on souhaitoit que vous restassiez entre les mains des domestiques, & si l'on vouloit vous priver des douceurs de la confiance, & du tendre secours d'une personne, votre égale en rang, ou qui mériteroit de l'être. Seulement, Milord, mariez-vous d'une façon qui réponde à votre fin. N'épousez pas une femme du monde, qui s'ira divertir dans le public, pendant que vous serez à gémir dans votre chambre, en souhaitant sa présence.

Que le Ciel vous benisse, mon neveu! O le meilleur des hommes! Je n'y puis tenir plus longtems. Votre générosité n'étoit pas à soutenir,

tenir auparavant. Que puis-je dire à présent? . . . Mais il faut que vous me parliez sérieusement.

Avez-vous, Milord, quelque Dame en vuë? Non, dit-il, en vérité je n'en ai point.

Je fus très-charmé qu'il n'en eût point, parce que je craignois que comme notre Henri VIII. il n'eût quelque autre femme en vuë qui auroit pu le rendre encore plus malheureux qu'il ne l'auroit été d'ailleurs avec M^r. Giffard: car quoiqu'il valût mieux qu'il se mariât, qu'il vîve dans le scandale, & qu'il épousât une femme d'une réputation sans tâche, plutôt qu'une personne qui auroit laissé voir au monde qu'elle pouvoit mettre son honneur à prix; cependant je le croyois mieux justifié dans ses plaintes contre la conduite de cette femme qu'il ne l'auroit été dans l'autre cas; & ç'a été un bonheur pour l'un & pour l'autre, s'ils savent en profiter, de n'avoir pu vivre ensemble sur le pied où ils s'étoient mis.

Il me dit qu'il se trouveroit le plus heureux des hommes, si je pouvois lui découvrir, & lui recommander une femme que je jugerois digne de lui; & même si je voulois lui faire la cour pour lui.

Vous ne devez pas, Milord, attendre de la fortune.

Non, je ne la demande pas.

Il faut que ce soit une femme de naissance, & bien élevée; une femme d'un caractère sérieux, qu'il n'y ait pas apparence que l'abondance entraîne dans les plaisirs, dont peut-être le manque de fortune seul l'auroit obligé de se pri-

priver. Je ne voudrois pas, Milord, que vous fixassiez un âge, quoique je pense que vous ne devez pas prendre un enfant. Il y a des femmes plus raisonnables à trente ans, que d'autres à quarante. Et si vous aviez la consolation, Milord, d'avoir un ou deux enfans pour hériter de vos grands biens, cet heureux événement vous attacherait toujours plus une femme, & rendrait vos dernières années plus heureuses que les premières.

Milord leva les yeux & les mains au ciel, & les larmes sembloient se faire des canaux sur ses jouës.

Ce qu'il dit à cette occasion me fit ouvrir de grands yeux, & me fâcha jusqu'à ce qu'il se fût expliqué.

Sur mon ame, dit-il, en levant les deux mains & les frappant l'une contre l'autre: je hais votre Père: je ne l'ai jamais aimé de bon cœur; mais à présent je le hais plus que jamais.

Milord!... lui dis-je.

Ne vous en étonnez pas, neveu, je le hais pour avoir tenu si longtems dehors un fils qui nous auroit converti tous deux. Des leçons de morale données d'une manière si noble, plutôt par la pratique que par la théorie, non seulement quand il n'y a rien à gagner, mais lors même qu'il y a à perdre, cela nous auroit subjugué tous deux, & de notre consentement. O ma sœur! (Il frappoit des mains, & levoit les yeux, comme s'il avoit eu devant lui le cher objet à qui il s'adressoit) O ma sœur, que de bénédiction je vous dois, pour avoir mis ce fils au monde!

Cet-



Cette apostrophe à ma Mère me toucha. Quel mélange dans le caractère de Lord W. Qu'il auroit pu être honnête homme, s'il n'eût pas été si tôt son maître!... Son Père mourut lorsqu'il étoit encore bien jeune.

Il déclara que j'avois dépeint précisément la femme qu'il souhaitoit. Trouvez m'en une pareille, mon cher Parent, me dit-il; & je vous donne carte blanche. Mais qu'elle n'ait guères moins de cinquante ans. Faites les arrangemens pour moi, je suis fort riche, je les signerai aveuglément. Si la Dame est telle que *vous* dites que je *dois* l'aimer, je *l'aimerai*. Dites lui seulement qu'elle doit être reconnoissante de mon amour, & des avantages que vous m'engageriez à lui faire; & ma première entrevue avec elle fera à l'autel.

Je crois, mon ami, connoître une femme telle qu'il la faut à Milord, & à qui il devra accorder de grands avantages, si elle consent à l'épouser. Je ne vous dirai pas, non pas même à *vous*, à qui je pense, jusqu'à ce que je sache si elle voudra écouter la proposition; & je crois qu'elle le doit pour sa fortune. Mais je ne pensois pas à elle quand je dépeignois à Milord la femme qu'il devoit souhaiter.

Adieu, mon cher ami.



LET